

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR LES CAVES DU VATICAN

Avec tout le respect qu'on doit à M. André Gide, octogénaire et prix Nobel, il faut bien lui dire qu'il s'est lâcheusement fourvoyé en croyant pouvoir tirer une « farce » en deux actes et dix-sept tableaux de ses *Caves du Vatican*. Il avait baptisé « sottie » ce roman paru en 1914, de crainte peut-être qu'on ne l'accusât de n'avoir point respecté les lois du genre. « Sottie », en l'espèce, était d'ailleurs un terme impropre, puisque la sottie, selon Littré, est « une pièce de notre ancien théâtre, sorte de satire allégorique dialoguée, où les personnages étaient censés appartenir à un peuple imaginaire nommé le peuple sog ou fol, lequel représentait aux yeux des spectateurs les dignitaires et personnages du monde réel ». M. Gide appelle « farce » aujourd'hui la pièce qu'il a lui-même tirée des *Caves*. C'était pourtant le cas ou jamais de lui appliquer la qualification de « sottie », et l'on s'étonne de cette obstination dans l'impropriété chez un écrivain qui se voudrait épris de correction grammaticale. La vérité, c'est que M. André Gide n'a jamais rien eu de romancier, l'échec des *Faux Monnayeurs* étant assez convaincant à cet égard. Son mérite est ailleurs, et non, à coup sûr, au théâtre. La version dramatique des *Caves* en témoigne, hélas ! une fois de plus.

Je ne nierai pas que quelques tableaux, et singulièrement au premier acte, ne laissent passer quelques notes d'humour savoureux. Il y a telle scène entre M^{lle} de Baraglioul, comtesse à la vieille mode, discutant avec sa fille Geneviève, licenciée en droit et qu'elle s'imagine oie blanche ; telle autre où la même et devant écoute son mari Julius exhalant son ardeur de candidat malheureux au bicorné académique, ou encore Fleurissoire berné par Protos devant le château Saint-Ange. Mais il ne s'agit que de calques squelettiques du roman, et l'on ne remarque pas sans surprise que les passages capitaux du livre, la défenestration de Fleurissoire par Lafarbo, entre autres, tombent à plat.

Que dire de la « trouvaille » des monologues intérieurs de Julius ou de Lafarbio dégingolant des citées par la voix caverneuse d'un haut-parleur ? Le procédé adopté, ne fallait-il pas renoncer aux monologues traditionnels du personnage qui parle tout haut devant le public ? L'une et l'autre manière sont conventionnelles. Nous avons donc deux inventions au lieu d'une.

A quoi bon insister ? Les *Caves du Vatican* sous la forme romanesque, c'était un livre discutable, mais dont le comisme innocent réjouissait la tripe des radicaux première manière. Porté à la scène, on n'y voit plus qu'une imagerie convenue, tenant de Léo Taxil et d'un Tabiche maladroït, et dont la dernière partie sombre dans l'enfer.

Et pourtant que de talent dépensé dans cette malheureuse aventure ! Les décors de M. Jean-Denis Malclès sont autant de merveilles de goût et d'ingéniosité. La rapidité des changements tient du prodige. Toute la troupe a rivalisé d'entrain et de bonne volonté. A qui décerner la palme ? Yonné la mérite dans son rôle de moribond sensible, mais qui garde son quant-à-soi. Jean Meyer, Georges Chamara, Henri Rollan, bravo à tous, sans oublier Roland Alexandre, Lafarbio de grande tenue mais peu favorisé par le texte. Et Renée Faure et sa voix d'or en Geneviève de Baraglioul ; et Jeanne Moreau en Carola Venitequa, si expressive et si sûre de ses moyens que les metteurs en scène de cinéma feraient bien d'avoir l'œil sur elle !

Qu'avec tant d'atouts la Comédie-Française ait raté ses *Caves du Vatican*, ce n'est vraiment pas sa faute. Qu'elle apprenne seulement à se méfier des grands noms.

A ceux qui veulent rire d'un rire de bonne compagnie, et même à ventre déboutonné, je conseillerais de prendre le chemin du théâtre Montparnasse, où M. Jean Bernard-Luc propose à leurs applaudissements le *Complexe de Phédon*. Voilà un auteur qui ne trompe pas son monde, et depuis longtemps, pour ma part, je n'avais pas ri de si bon cœur. Avez-vous aimé *Knoek* ? Si oui, vous ne manquerez pas de goûter vivement cette gbouriffante histoire dont la psychanalyse fait les frais. Je ne dis pas que le comique de M. Jean Bernard-Luc soit d'un tour aussi classique, aussi rigoureusement agencé que celui de M. Jules Romains. Plus proche du Boulevard, il ne se tient pas moins, par la franchise de l'accent, par une heureuse liberté de développement, dans une certaine tradition moitresque de satire bouffonne.

Je vous dirai donc que François et Hélène Saint-Faust, mariés depuis une quinzaine d'années, font le meilleur ménage du monde, jusqu'au jour où Hélène ayant écouté une conférence du professeur David Kouglow, est convertie à la psychanalyse. Inconscient, refoulement, complexe, libido, transfert, relax et autres vocables du glossaire freudien se mettent à tourbillonner dans sa tête, et elle croit observer chez son mari les signes indubitables d'une inquiétante névrose. David Kouglow, appelé à la rescousse, abonde dans son sens, et la pauvre Hélène découvre, à la suite de « rests », « conduants, que le cher François « refoule » ses désirs imurs pour trois de ses amies. Peut-on se montrer si crédule, et par amour pour son mari une honnête femme n'hésitera-t-elle pas à lui jeter trois de ses amies dans les bras ? Tel est le postulat, et si vous l'admettez vous n'hésitez pas à reconnaître, comme moi que M. Jean Bernard-Luc a bien du talent. Vous reconnaîtrez en même temps que son dialogue, senté de mots irrés, n'est, est de la meilleure venue, que M. Henri Geisoi est un névrosé outrageusement sympathique et que M^{lle} Suzanne Flon, à jouer plus de mille fois la *Petite Huit*, n'a rien perdu de sa jeunesse, de sa fraîcheur ni de son comique naturel. Grégoire Aslan, imperturbable psychanalyste, Madeleine Barbulec, Gilberte Gerant, Louisa Colpeyn, Mady Berry et Léon Berton, sans oublier Jany Mou, encadrent valeureusement ce soapie exceptionnel.